



Association MIL ESPOIR, MILLE SAVOIRS

Actualités

L'ECOT DES SAVANES
N° 6

Les vœux du Président

Une fin d'année et un début 2008 sur les chapeaux de roues me servent d'excuse pour n'avoir ni envoyé ni répondu aux vœux de tradition. On bat sa coulpe et on répare.

A tous, donc, une excellente année 2008, que la fraternité que nous partageons entre nous et avec les Wodaabé s'étende sur ce Niger désuni. Certes nous ne sommes pas grand-chose, mais quand on voit la taille d'une graine de baobab ... on a le droit de rêver. Mes vœux vont particulièrement aux amis éprouvés par la maladie ou celle d'un proche ; à ceux et particulièrement celles que la vie chahute en ce moment.

Vous allez recevoir fin janvier ou tout début février le quitus fiscal ainsi qu'un DVD sur Belel Tanfirgane. Vous trouverez dans ce bulletin les rapports de Guy et Jacqueline sur leur séjour de trois mois là-bas. Ils vont bien, et Guy a déjà retourné son jardin, de quoi rendre jaloux ceux qui sont à la bourre.

Amitiés à tous.

Jacques

Réflexions et compte-rendu sur les objectifs de mon séjour à Bellel Tanfirgane.

(Période du 21 septembre au 5 décembre 2007)

Mon objectif premier était l'alphabétisation des adultes demandeurs, dans la « limite raisonnable des places disponibles ». Onze personnes se sont fait connaître dans un premier temps. Il y a eu des hésitations et très certainement une limitation du nombre des volontaires par la conviction, avouée, que la durée de notre séjour n'excéderait pas un mois.



La salle de classe

Au bout d'une dizaine de jours j'ai formé deux groupes. Le groupe 1 avec 5 « élèves » parlant assez bien le Français, et surtout susceptibles de le comprendre et donc de saisir le sens des mots. Le groupe 2, dont les participants ne parlaient pas le Français et le comprenaient très peu. Avec ce groupe comprenant deux femmes j'ai surtout insisté sur le langage. Les deux hommes



La demande était grande chez les femmes mais les tâches domestiques ont eu raison des bonnes volontés

de ce groupe, plus disponibles (ils ne pilent pas le mil), et particulièrement motivés, ont avancé dans l'écriture et la compréhension de petits textes.

J'ai été très exigeant sur les horaires, n'hésitant pas à refuser les retardataires de plus de dix minutes, sauf les

femmes. Ce n'était pas une discrimination mais de la compréhension envers ces deux femmes qui avaient enfin la possibilité de s'évader de leurs lourdes tâches domestiques (le matin seulement), et qui très souvent ne pouvaient se libérer de leur enfant plus petit, encore au sein. Ce fut la première fois qu'une « élève » alliait nourriture spirituelle et terrestre dans une classe, en ma présence. De temps en temps l'un des tout-petits reprenait son souffle, me regardait de son œil plein de malice, et appelait : « Papa !... ». Oui, c'était bien à moi qu'il s'adressait ! Mais il est nul doute que sous ces autres cieux le mot a un autre sens... si, si...

Les leçons avaient lieu le matin de 8 heures à 10 heures, et le soir de 15 heures 30 à 17 heures, 1 heure pour chaque groupe. Nous disposions d'une table et de fauteuils en plastique, confort non négligeable... qui devenait luxueux à l'ombre d'un acacia, ombre qu'il fallait parfois partager avec quelques chèvres, moutons, génisses ânes ou autres chameliers de passage, curieux de savoir ce qui se passait sous cet arbre. Il m'appartenait de tenir « ma classe » et de garder l'intrus à distance, chose difficile quand on connaît l'importance de la rencontre chez les Wodaabé, et la longueur des salutations, et impossible quand le visiteur était une personnalité qu'il fallait ménager... Que de VIP dans ce monde là !

Le nomade est homme de la nature, et s'il paraît tout à son affaire, rien ne lui échappe de ce qui se passe autour de lui . Alors qu'il ânonne sur le texte de la page 36 de « Mamadou et Bineta », son livre de lecture, il lance soudain (sans ma permission) un retentissant cri d'appel pour que l'on écarte cette vache du chamelon qu'elle risque d'empaler de ses élégantes, sans doute, mais surtout , très longues cornes... et l'on poursuit la lecture. Ou encore, du lointain vient un long appel . Les élèves se regardent et je perçois quelque chose d'insolite dans les regards. Je m'informe : « Un âne est tombé dans le puits... » est la réponse... Dans ce cas ! La classe entière, avec le maître se porte volontaire pour le sauvetage, parfaitement réussi, question d'habitude... et l'on reprend la lecture... vite. Il reste peu de temps. Ah ! oui : l'âne aujourd'hui se porte bien...



Les « élèves » sont des adultes. Ils ont leurs activités et ne peuvent pas toujours être présents. Dans l'ensemble, il y a eu peu d'absences et j'ai souvent été prévenu de l'impossibilité d'être là à la leçon du lendemain. J'ai toujours été sensible à cette correction et j'ai très mal pris, un jour, les absences de Djouri et de son frère, que tout le monde savait partis en brousse, sauf moi . Il est des incorrections que je n'excuse pas.

Mon objectif était, à la fin de ces trois mois, de faire lire des textes sans difficulté majeure à un maximum de ces adultes, tout en conduisant à l'écriture de phrases simples, en m'appuyant sur le vocabulaire en acquisition. Je pense avoir atteint ces objectifs avec le groupe 1.

Le 29 novembre j'ai fait écrire en dictée , après une courte préparation les phrases suivantes : « Le jour se lève. Amo allume le feu. Elle fait bouillir de l'eau dans une grande marmite. Le veau est mort mais la vache donne son lait. Ce matin au marché Moussa se promène au milieu des vaches et des chameaux. »

En fin de séjour, Djouri, en possession d'une convocation à une course de chameaux à Tchinta, est venu me demander de la lire. J'ai refusé, lui affirmant qu'il était capable de se tirer seul de cette affaire. Je ne m'étais pas trompé... mais je crois qu'il s'en savait capable et qu'il a voulu me faire plaisir. Sa fierté et la joie de son regard ne m'ont pas laissé indifférent...

Jacques m'avait fait parvenir dix exemplaires de « Mamadou et Bineta », petit livre de lecture destiné aux élèves de l'Afrique francophone, et très fortement inspiré de la bonne vieille méthode Boscher. Je m'en suis beaucoup servi. Chaque élève ayant un livre, ma tâche devenait plus facile. Je ne disposais pas de tableau mais de deux ardoises, suffisantes, en raison de la proximité des « élèves ».

J'ai aussi abordé les verbes du premier groupe, très présents dans le texte de la dernière page de « Mamadou et Bineta », et leur conjugaison au présent de l'indicatif. La construction de phrases simples avec reconnaissance du sujet et du verbe au singulier et au pluriel a été abordée, ainsi que le masculin et le féminin des noms et des adjectifs . Ceci n'a été qu'une approche sans réel approfondissement.

Les « élèves », à mon départ, ont parfaitement compris qu'ils étaient sur la voie qui était celle qu'ils souhaitaient mais que cela était loin d'être suffisant. Ils m'ont exprimé leur déception de ne pouvoir continuer, et exprimé le vœu qu'un ou une volontaire puisse prendre la suite... Je leur ai fait remarquer qu'il y avait deux instituteurs à Bellel, et qu'ils pouvaient sans doute les solliciter. Affaire à suivre...

En ce qui concerne les enfants scolarisés, j'aurais souhaité entreprendre avec eux des exercices de langage. La tâche était délicate. Il fallait avant tout ménager la susceptibilité de l'instituteur. Le problème a été vite résolu.

J'avais repéré un élève qui « lisait » tout à fait correctement sans comprendre un seul mot à sa lecture. Je l'avais rattaché au groupe 1, bien évidemment hors des heures de classe. Monsieur Abdoulaï est intervenu au début d'une leçon pour me signifier son opposition formelle à ma démarche. J'ai accédé à son souhait.

Avec l'enseignant présent nous avons joué au jeu du chat et de la souris. Je lui ai donné un « Mamadou et Bineta », livre que, m'a-t-il dit, il recherchait depuis longtemps. J'ai constaté que sa progression dans son enseignement s'inspirait beaucoup du livre donné et de ma propre progression.



Les enfants de Bellel n'ont pas le support de l'image, et les textes qui leur sont proposés sont souvent éloignés de leur univers... très limité... d'où l'idée de Jacques d'associer des photos prises par « nous » (au sens élargi) à des textes s'appuyant sur la vie du village. J'ai fait part de cette idée à l'instituteur (aussi directeur), et nous avons convenu d'un rendez-vous de collaboration... Je n'y ai vu qu'un lapin.

J'avais mes propres textes, que j'ai fait lire à Djouri : « Ça c'est bien ! On comprend tout » m'a-t-il. Si un volontaire veut s'essayer l'idée paraît excellente...

La veille de notre départ notre Abdoulaï m'a demandé la recette pour le guérir de sa timidité. Il regrettait que notre collaboration ne fût pas plus fructueuse... Il m'a précisé que sa formation pédagogique n'était pas suffisante. Il m'a semblé que le deuxième instituteur, nommé une semaine avant notre départ (c'est son premier poste), n'avait pas ces handicaps... A eux deux ils ont les possibilités de faire du bon travail, si rien ne vient contrarier leur bon vouloir...

L'arrivée de l'eau risque d'entraîner de grands changements, voire des bouleversements dans ce « village ». Déjà, des familles, souvent totalement démunies, se sont installées du côté sud. Qu'en sera-t-il demain ? On sait que le problème de l'eau est un problème majeur. Les Wodaabé vivent de leurs troupeaux, et maintenant ils n'auront plus à se déplacer vers des forages éloignés, tenus par les touaregs. Cela ne va-t-il pas déplacer les populations Wodaabé vers ce centre tenu par leur ethnie ? Se poseront alors à nouveau des problèmes de cantine et de locaux scolaires, et quid alors de notre association ?

En ce qui concerne les conditions de vie (ou de survie) à Bellel, renseignements qui pourraient intéresser un ou une éventuel(le) candidat(e) à notre succession, voici :

- Il n'y a pas d'électricité, l'eau est en cours d'installation. Une case de nuit devrait être opérationnelle, et donc offrirait la possibilité de dormir sur un lit de camp, plus confortable que le matelas pneumatique sous une tente. Une table et des fauteuils en plastique sont d'un confort certain...

- Il existe une bouteille de gaz, ce qui évite d'allumer le foyer pour le petit déjeuner... Il est prudent de prévoir des provisions de longue conservation.

- Les liaisons avec Abalak (2 heures de piste...marché le jeudi) ou Tchinta (1 heure et quart de piste...marché le dimanche) sont aléatoires car fonction du ou des véhicules présents dans le village. Nous sommes restés sans véhicule pendant une quinzaine de jours (sans véhicule propre au village). Il existe la possibilité d'emprunter le taxi-brousse, qui s'arrêtera à votre demande. Il y a aussi le chameau, mais c'est plus lent.

- On peut trouver des œufs et même des tomates fraîches (oui, il existe aussi les tomates séchées) à Abalak; pour des provisions plus sophistiquées il faut prévoir un déplacement jusque Tahoua (200 kms).

- Le pain est difficile à conserver une semaine : ou il sèche, ou il moisit. Vous choisissez le mode de conservation suivant que vous préférez la biscotte ou les champignons...

- L'isolement est quasi total. En l'absence de Djouri la conversation devient difficile avec les autres habitants du village. S'il est facile de maintenir un contact permanent pendant un séjour court, cela devient plus compliqué quand on reste plus longtemps... Les Wodaabé ont leurs habitudes, et vouloir continuellement entrer dans l'intimité de leur quotidien frise au voyeurisme.

- Nous sommes restés deux mois sans voir un blanc. Ceci est une simple indication.

- Notre téléphone portable était d'utilisation difficile. A Bellel les réseaux sont quasi inexistantes.



*Le taxi-brousse ne vous laissera pas en chemin.
Il y aura toujours de la place*

- La température de septembre à mi-novembre avoisinait les 40°C. Les nuits étaient plus fraîches.

- La gentillesse de la population et des enfants nous a beaucoup aidés.

- Nous étions là-bas pour satisfaire à des objectifs sur une période de trois mois. Je dois avouer que l'arrivée de Francis et de Marie en ligne de mire nous a aidés à tenir ...



Si l'aventure vous tente. Bonne chance à vous !

Guy Donnard

COMPTE-RENDU DE JACQUELINE A SON RETOUR DE BELLEL TANFIRGANE

Décembre 2007

Pour répondre aux objectifs fixés à notre départ de France :

- **Besoins prophylactiques des enfants et vaccinations :** ils sont vaccinés contre la fièvre jaune, la variole, la polio et la méningite.

- **Mesures d'hygiène :** les enfants se lavent seuls, nus dans des bassines, de temps en temps. Les parents ne s'en occupent pas ou peu. Il arrive que je sois obligée de laver figure et mains et de nettoyer le nez. Ne parlons pas de la propreté des vêtements... tant qu'il n'y a pas d'eau. On peut tout de même remarquer l'effort fait pour les enfants scolarisés.

L'efficacité de ce que je peux montrer n'est pas probante.

Pour ceux qui arrivent de la brousse profonde « l'hygiène arrive bien loin derrière les besoins fondamentaux à savoir manger, chercher l'eau à la mare, vivre avec moins que le strict nécessaire ». Devant ces situations on est complètement démunis.

- **Evaluer le besoin médical :** Beaucoup de demandes : blancs = médicaments. Si pour une maladie énoncée je suis sceptique ou je n'ai pas de réponse, il est immédiatement trouvé autre chose à soigner. Il faut absolument repartir avec des comprimés.



Les plantes utilisées avant « ne sont plus efficaces ? » On en trouve de moins en moins et les personnes qui les connaissent ne sont plus très nombreuses.

Les médicaments que l'on trouve sur les marchés, et il y en a beaucoup, seraient fabriqués au Nigéria et quelquefois rendent encore plus malade. Peu de solutions.

Donner des vitamines



Il faudrait des placebos. Il y a un grand décalage entre les besoins et les ressources insuffisantes.

Part des besoins réels et ceux créés par la distribution intempestive des blancs. Quand nous ne sommes pas là les médicaments sont distribués par Djouri et par l'instituteur qui ont des réserves personnelles.

Après analyse des diverses pathologies exprimées il semble que cela ne nécessite pas de dispensaire dans le campement. Il y a médecin et pharmacien à Abalak et à Tchinta. Le déplacement pour ces deux villes est très fréquent.

Les dispensaires alentour sont tous fermés. Pas de personnel, pas de médicaments.

Former un ou deux secouristes est une utopie. Aucun ne parlant ni ne lisant assez le français. Je ne m'exprime pas encore assez en fufuldé... haoussa ou tamachek. C'est très difficile.

Avec le forage s'il y a une grosse augmentation de la population il faudra peut-être envisager des soins de proximité.

Jacqueline Donnard

Les dernières images de la classe et des élèves

